

Sukiyaki Western Django
L'art culinaire japonais exige plus de finesse
Japon 2007, 121 minutes

Élène Dallaire

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dallaire, É. (2008). Review of [Sukiyaki Western Django : l'art culinaire japonais exige plus de finesse / Japon 2007, 121 minutes]. *Séquences*, (257), 44–44.

SUKIYAKI WESTERN DJANGO

L'art culinaire japonais exige plus de finesse

Plusieurs cinéphiles se régalaient des pastiches, hommages ou satires de grands films. Cette clientèle restera malheureusement sur sa faim devant ce nouveau film du prolifique Takashi Miike, *Dead or Alive 1* (1999), *Dead or Alive 2* (2000) et *Dead or Alive 3 : The Final* (2002) *Izo* (2003) ou *One Missed Call* (2004). Les ingrédients classiques du genre y sont, mais les goûts du chef et le temps de cuisson ont décidément gâché la sauce.

ÉLÈNE DALLAIRE

On nous indique que cette production se veut un hommage à *Pour une poignée de dollars* (1965) de Sergio Leone. Autant Leone, à son époque, était inventif dans le renouvellement du genre, autant Miike erre misérablement. Décidément, le western sushi n'est pas encore une recette de succès. L'ouverture du film est terriblement théâtrale par ses décors de carton-pâte et ses éclairages vifs; on pense à *X-13* de Jacques Godbout (1971). Rigolo aussi de voir Quentin Tarantino dans le rôle d'un justicier légendaire. On commence notre dégustation, mais on saute alors à une autre époque, arrive un cow-boy solitaire qui offrira ses services de tireur d'élite à deux groupes rivaux qui s'affrontent pour trouver un trésor: les Hikes en rouge et les Genjis vêtus de blanc.



La seule force de Takashi Miike est de ne pas avoir peur du ridicule

Ajoutez la jolie fille, son petit garçon muet depuis qu'il a été témoin de l'assassinat de son père, une grand-mère vengeresse et un sheriff schizophrène et vous obtenez une recette assez indigeste. Les trop nombreuses variations de ton, la confusion générale et le manque de profondeur nous coupent l'appétit. Le scénario n'est ni assez comique pour nous réjouir, ni assez admiratif du genre cinématographique pour nous combler, ni assez expérimental pour insuffler un nouveau souffle au style western.

Ce qui a probablement compliqué bien des choses pour Takashi Mikke, c'est de faire jouer ses acteurs en anglais. Ils sont tellement concentrés sur leurs répliques qu'ils en oublient souvent d'acter. On assiste à un défilé de grimaces, de mouvements et de poses ridicules. Certains personnages se tortillent tellement qu'ils ne sont ni drôles, ni touchants, ni crédibles. Ils rendent ainsi très peu les émotions et, comble de malheur, leur accent restant trop prononcé on a dû sous-titrer le film en anglais. La cinématographie mélange elle aussi les

époques et les références. De balles de foin qui ont l'air de rouleau de printemps, aux costumes pseudo-new-wave qui font très années 80, aux méchants à la chevelure ornée de mèches de couleur. Le chef des blancs ne fera pas peur à grand monde avec son joli bijou au menton et son sabre en bandoulière. Quant au meneur rouge, il faut le voir avec le fusil-mitrailleur. On atteint des sommets de stupidité.

John Ford, Howard Hawks et Sergio Leone peuvent donc dormir bien tranquilles le western asiatique n'est pas prêt à conquérir l'Amérique.

Miika fait beaucoup de place à la musique et il y mélange maladroitement les genres. Du joueur de didgeridoo au trompettiste perché sur la colline, on décroche régulièrement de la scène. La danse de séduction de la jolie fille est si contemporaine qu'elle serait plus à sa place dans un spectacle de *La La La Human Steps*. Le réalisateur travaillant avec un collaborateur de longue date, lui aussi très occupé, la trame musicale de Kôji Endô est à des années-lumière de celle de Jonny Greenwood pour le magnifique *There Will Be Blood* (2007). Les effets sonores dans les scènes de batailles font penser à de vieux films de kung-fu; mais sans Bruce Lee, c'est bien absurde. C'est probablement la seule force de Tashaki Miike, de ne pas avoir peur du ridicule. Même si *Sukiyaki Western Django* suit un peu plus le sens de l'histoire qu'*Izo*, son film de 2003, qui mélangeait archives, effets spéciaux et tueries, on n'arrive pas à comprendre ce qui motive ce cinéaste qui a quand même moult projets en préparation.

On est très loin de l'inventivité d'un Baz Luhrmann, réalisateur du très baroque *Moulin Rouge* (2001), de l'intellectualisme d'un jeune Alain Resnais avec *L'année dernière à Marienbad* (1961) ou de l'utilisation de l'onirisme dans les films d'Éliseo Subiela, entre autres dans *Dernière image d'un naufrage* (1989). Même dans le corpus de films asiatiques, quand on pense à la superbe mise en scène de *Crouching Tiger, Hidden Dragon* d'Ang Lee (2000), la poésie que nous offre Wong Kar-Wai avec *In the Mood for Love* la même année ou au sympathique *Tampopo* réalisé pas le regretté Juzo Itami en 1987, on ne saurait à qui proposer ce film hybride et confus. John Ford, Howard Hawks et Sergio Leone peuvent donc dormir bien tranquilles le western asiatique n'est pas prêt à conquérir l'Amérique.

■ Japon 2007, 121 minutes — Réal. : Takashi Miike — Scén. : Takashi Miike et Masa Nakamura — Images : Toyomichi Kurita — Cost. : Michiko Kitamura — Décors : Takashi Sasaki — Mont. : Yasushi Shimamura — Mus. : Kôji Endô — Int. : Hideaki Ito (le cow-boy), Koichi Sato (Taira no Kiyomori), Kaori Momoi (Ruriko), Yusuke Iseya (Minamoto no Yoshitsune), Masanobu Ando (Yoichi), Remji Ishibashi (Benkei), Quentin Tarantino (Ringo), — Prod. : Masato Osaki et Nobuyuki Tohya — Dist. : Séville.